Le mouvement panorganisationnel : une métaphysique du Management

The panorganizational move: a metaphysics of management

Baptiste Rappin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2813>

DOI : [10.4000/leportique.2813](https://doi.org/10.4000/leportique.2813)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Baptiste Rappin, « Le mouvement panorganisationnel : une métaphysique du Management », *Le Portique* [En ligne], 35 | 2015, document 1, mis en ligne le 10 mars 2016, consulté le 25 mars 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2813>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Le mouvement panorganisationnel : une métaphysique du Management

The panorganizational move: a metaphysics of management

Baptiste Rappin

« La dogmaticité moderne, dans la variété de ses formes, est si étroitement liée à l'exaltation du phénomène industriel et aux bouleversements introduits par les nouveautés gestionnaires dans le gouvernement des sociétés, qu'il est nécessaire, un instant, de tourner autour d'un thème imposant de notre époque : l'organisation » ¹.

« Ce qui est aujourd'hui est marqué par la domination de l'essence de la technique moderne, domination qui, dans tous les domaines de la vie, se manifeste déjà par des caractéristiques aux noms multiples, telles que la fonctionnalisation, la perfection, l'automation, la bureaucratisation, l'information » ².

- 1 La gageure que je souhaiterais voir ici relever, c'est de répondre à l'exigence de Pierre Legendre – celle de penser l'organisation – tout en m'inscrivant dans la perspective de l'histoire de l'être et de la métaphysique de Martin Heidegger. Et de montrer, d'un mot, comment le *Logos* devenu *logistique* cybernétique, c'est-à-dire management, vient clore la métaphysique de la présence inaugurée par Platon et encore plus sûrement par Aristote.
- 2 Une telle réflexion mérite, à mon sens, d'être menée pour deux raisons :
- 3 Heidegger se sert des catégories *formelles* de Nietzsche, philosophe qu'il situe à l'ultime stade de la métaphysique, pour penser le monde *matériel* du *Gestell*. Pourtant, l'homme de la Forêt Noire mentionne à plusieurs reprises cette science nouvelle qu'est la cybernétique, dont nous verrons qu'elle joua un rôle décisif dans la constitution du management des années 1950 et 1960. Il peut paraître ainsi expédient de prolonger

(modestement) la pensée du Maître en direction de l'inscription des catégories cybernétiques dans l'histoire même de l'être et de son oubli.

- 4 C'est précisément ce projet qui me mène à la thématization d'une philosophie du management, dont les présentes pages, trop peu nombreuses, ne constituent que des prolégomènes. Philosophie du management, non pas au sens où il faudrait venir plaquer quelques philosophies déjà existantes – laquelle choisir dans cette histoire plus que bimillénaire ?... – sur le champ du management, non pas au sens du génitif objectif donc, mais au sens du génitif subjectif : une philosophie du management qui philosopherait à partir du management lui-même, qui porterait à la hauteur de la pensée ce qui se dégage des dispositifs de gestion eux-mêmes. Telle est bien la démarche de l'entreprise herméneutique qui vise à réajuster ses propres préjugés en fonction de l'altérité de l'objet et de l'exercice de la raison.
- 5 Par où commencer ? Où donner de la tête ? Et bien regardons tout simplement autour de nous. Qu'y voyons-nous ? Des organisations, des organisations et encore des organisations. Le *mouvement panorganisationnel* réunit, dans sa structure chiasmatique, le *devenir-monde des organisations* et le *devenir-organisation du monde*.
- 6 Devenir-monde des organisations. La planète se remplit d'organisations de tout poil : entreprises bien sûr, mais aussi associations (humanitaires, sportives, culturelles...), gouvernements, collectivités, ONGs, etc. Il faut bien avouer que ce que nous nommons trop rapidement la « mondialisation », et qu'Heidegger nommait plus intelligemment la planétarisation en jouant sur le double sens de l'étymologie du terme (*planetos/planetos* : planète/errance) et en refusant d'utiliser la catégorie du « monde » pour qualifier un tel mouvement, s'achève aujourd'hui par la prolifération des organisations et du management sur l'ensemble des continents et des océans : quel pan de la nature n'a pas vocation à devenir une réserve ou un parc ? Quels océans échapperont aux affreuses plateformes pétrolifères ? Quelles rares tribus africaines échapperont à un projet humanitaire fomenté par de candides étudiants d'écoles de commerce ou d'ingénieurs ? L'organisation est le « lieu commun », le *topos* le plus partagé de l'homme du XXI^e siècle ; il suffit pour s'en convaincre d'observer nos *Vies minuscules* pour reprendre le titre du premier roman de Pierre Michon : naissance dans une maternité, enfance en crèche ou chez une assistante maternelle agréée (par la PMI), maternelle, école, collège, lycée, université ou école, travail en entreprise ou en organisation pour les plus chanceux, prise en charge par le service public pour les plus mal lotis, retraite dans des clubs offrant des activités allant de la marche à la visite culturelle en passant par le voyage organisé, maison de repos, cimetière³. Quelle tranche de vie saurait échapper à cet empire de l'organisation ? Une autre expérience de pensée rend compte du même vertige : 7H du matin, le réveil sonne... combien d'organisations sont intervenues pour cette situation appartienne au champ de la réalité ? Ce réveil, ce lit, ces placards, cette maison et tout ce qu'elle contient, cette rue, ce quartier... nous sommes pris dans les rets de la maille organisationnelle, nous sommes devenus des êtres-jetés-dans-les-organisations.
- 7 Devenir-organisation du monde : si le devenir-monde des organisations émane d'une phénoménologie spatiale, géographique, la dimension du devenir-organisation est grosse, quant à elle, d'une ontologie. Plus précisément, elle pointe le doigt sur l'impossibilité contemporaine de venir à l'existence sous une autre forme que celle de l'organisation : familles, églises et sectes, universités, hôpitaux, collectivités, gouvernements, syndicats, associations sportives de quartier... toute manifestation de

la vie collective émerge désormais comme organisation, ou opère sa mue en organisation. Je vous donne à présent trois exemples :

- 8 • Le passage de la notation à l'évaluation dès les écoles maternelles et primaires : la logique de la compétence (explicitement présente sur les fiches de travail des écoliers) a pris le pas sur la transmission des humanités. La médiocrité s'affiche, éhontée, dans le slogan du socle de base « écrire-lire-compter » ;
- 9 • La logique d'évaluation a également pénétré le champ gouvernemental : les ministères sont soumis à une évaluation, selon des critères à la fois génériques (budgétaires) et spécifiques (nombre de reconduites à la frontière, nombre de procès-verbaux, nombre d'actes médicaux, etc.). De ce point de vue, les présidents et les gouvernements se suivent et se ressemblent, malgré les alternances politiques ;
- 10 • Le *Nouveau Management Public* est précisément la doctrine qui vise à gérer les institutions publiques comme des entreprises, opérant de fait la mutation des premières en organisation. Ce qui se joue là est considérable : car il s'agit ni plus ni moins de la décapitation de toute extériorité sociale et symbolique au profit du pur fonctionnement. De la mutation des institutions en organisations.
- 11 Ouvrons ici une première parenthèse politique : une certaine critique du management est souvent prononcée à partir du capitalisme, celui-là étant alors défini comme le bras armé de celui-ci. Non sans pertinence, cette thèse me semble pour le moins largement incomplète. Non seulement incomplète, mais aussi paresseuse car elle présente l'avantage de recycler les arguments classiques de la critique du système capitaliste en les appliquant au management. Mais c'est là précisément tomber dans le piège signalé plus haut, à savoir celui du déni de l'altérité du management. Voici trois ouvrages qui incitent à la prise de recul :
- 12 • Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*, Paris, Seuil, 2010 (première édition : 1976) : l'auteur montre comment la NEP a été fortement inspirée des progrès accomplis par le management scientifique américain, tout en essayant de les expurger de leur caractère autoritaire ;
- 13 • Fabrice d'Almeida, *Ressources Inhumaines. Les gardiens de camps de concentration et leurs loisirs*, Paris, Fayard, 2011 : l'historien analyse les conditions fonctionnelles (« les facteurs clefs de succès » dit-on dans l'univers managérial) de la solution finale et met en exergue comment Himmler a importé dans l'univers des camps non seulement le taylorisme, mais aussi et surtout l'école des relations humaines (courant remontant aux années 1920 et 1930 qui attacha de l'importance à la prise en compte de la psychologie des individus dans les organisations) ;
- 14 • Mathieu Guidère et Nicole Morgan, *Le manuel de recrutement d'Al-Qaïda*, Paris, Seuil, 2007 : après avoir passé au tamis de leur analyse les sites Internet liés au terrorisme de la « nébuleuse » Al-Qaïda, les auteurs montrent la cohérence et la rationalité d'un réseau qui articule la définition d'une stratégie avec la recherche de compétences, et l'adaptation rationnelle des moyens de recrutement avec les cibles recherchées (par exemple les femmes, ou encore les enfants).
- 15 Pourquoi évoquer ces trois ouvrages ? Pour casser le lien de consubstantialité qui réunirait capitalisme et management, comme si ce dernier ne consistait qu'en une série d'outils et de méthodes que le premier déploierait dans sa quête infinie d'accumulation de richesses. Tout comme l'École critique de Bordeaux ⁴, Raymond Aron ⁵ ou encore John Kenneth Galbraith ⁶ pointaient les similitudes du développement industriel en

Amérique et en URSS, je souhaite ici mettre en exergue la managérialisation, c'est-à-dire le devenir-organisation, de « choses » aussi différentes que le système capitaliste, le régime communiste soviétique, le 3^e Reich et les réseaux terroristes. Aussi souscris-je à une perspective destinale du management, suivant en cela les intuitions des trotskistes dissidents Bruno Rizzi ⁷ et James Burnham ⁸ qui, en 1939 et 1941, réécrivaient la philosophie de l'histoire marxiste en montrant que les dérives bureaucratiques du régime communiste, ainsi que du Parti, ne procédaient pas d'une erreur de trajectoire ou de gestion, mais de la nécessité de l'évolution vers une nouvelle et ultime phase : celle du management qui accomplit le dépassement des systèmes capitaliste et communiste.

- ¹⁶ Le terme de « mouvement » utilisé dans l'expression « mouvement panorganisationnel » mérite, lui aussi, quelques considérations. D'une part, il indique le devenir ontique et ontologique, spatial et existentiel, de l'organisation ; cela fut le point de départ de la phénoménologie du monde contemporain. Il serait cependant bien trop hâtif de conclure à la fin de ce devenir dont l'état achevé, le *telos*, serait la panorganisation. Car, d'autre part, le mouvement constitue l'état de notre monde, la victoire du processus sur l'être que Hannah Arendt interprétait comme le signe le plus significatif du triomphe de la Modernité sur les cadres de l'Antiquité ⁹. Quand bien même la gouvernance planétaire achèvera l'utopie d'une homéostasie panorganisationnelle, cette dernière ne serait pas un état fixe, mais un perpétuel mouvement d'organisation : non pas l'organisation comme être, mais l'organisation comme processus, ce que la langue anglaise traduit ingénieusement par la dualité *organization/organizing*. Le gérondif désignant l'ensemble des méthodes, des outils et des techniques de gestion et de management mobilisés en vue de créer une organisation et d'en perpétuer l'existence. À travers cette expression de « mouvement panorganisationnel », il s'agira donc non seulement de penser une ontologie du monde ou de l'immonde contemporain, mais aussi d'en cerner l'essence proprement totalitaire ¹⁰.
- ¹⁷ Il me faut à présent opérer un raccord, une jonction : j'annonçai dans mes propos liminaires inscrire le management dans l'histoire de la métaphysique du « second » Heidegger. Pourquoi ? Comment ? Voici notre thèse : le mouvement panorganisationnel est *l'époque de la présence enfin totalement déployée*. Voilà qui nécessite à tout le moins quelques explications.
- ¹⁸ Le terme « métaphysique » date du premier siècle avant notre ère, et serait dû à Andronicos de Rhodes, l'éditeur des œuvres d'Aristote. Classant les écrits de ce dernier, il regroupe des documents sans titre qu'il range après les livres consacrés à la physique : ce seront les *ta meta ta physika biblia*, dont la contraction donnera *meta physica*, métaphysique. Au XVII^e siècle, le philosophe allemand Johann Clauberg, disciple de Descartes, aurait formé le terme « ontologie » comme synonyme. Que désignent donc la métaphysique et l'ontologie ?
- ¹⁹ De quoi traite l'ouvrage d'Aristote dont le titre posthume est *La métaphysique* ? Le livre Γ y répond dès les premières lignes : « Il est une science qui considère l'Être en tant qu'Être, et qui considère en même temps toutes les conditions essentielles que l'Être peut présenter » ¹¹. Et le philosophe de préciser tout de suite que les autres sciences, les sciences particulières, ne peuvent prétendre à l'étude de cet objet, puisqu'elles découpent le réel pour étudier ses propriétés spécifiques. La métaphysique désignera

donc l'étude de ce que *La Physique* avait laissé de côté, à savoir celle des « principes et des causes premières ».

- 20 Toutefois, cette recherche des fondements allait prendre une forme particulière en procédant à l'écrasement de la différence ontologique entre l'être et l'étant. Comme le souligne Pierre Aubenque ¹², « à la question initiale : quel est le sens de l'être ? se substitue celle-ci : quel est l'Étant premier et exemplaire ? ». Et l'auteur de préciser le destin de la métaphysique occidentale que Kant puis Heidegger baptiseront ontothéologie : la quête des fondements (*hypokeimenon*, « ce qui se tient en dessous », et dont la traduction latine sera *subjectum*), de l'essence (*ousia*) qui n'est autre, pour les Grecs, que la présence (*parousia*). Présence absolue que Platon décelait déjà dans le Monde Intelligible, Aristote dans la Forme, Plotin dans l'Un, les philosophes chrétiens dans Dieu, les modernes dans la Subjectivité.
- 21 Qu'entend Heidegger par le terme d'« époque » ? Il ne s'agit pas d'une ère historique, mais plutôt ce qui permet à celle-ci d'advenir. L'époque est l'originel ¹³ à partir duquel se déploient les événements historiques : elle est leur condition de possibilité et d'apparition, leur agencement et leur disposition qui forment une constellation de vérité. L'époque est le coup d'envoi destinal d'une période historique. Premier coup d'envoi, grec : la présence se meut dans une extériorité cosmique ; second coup d'envoi, chrétien, celui-ci : la présence se mue en Dieu ; troisième coup d'envoi : moderne, qui déplace les fondements vers le règne du Sujet ; et nous voici face au quatrième coup d'envoi, celui de l'époque planétaire ¹⁴, que Gérard Granel place sous le signe du règne historial de l'*a-peiron* ¹⁵, de l'il-limité ou encore de l'in-fini, marqué par l'omni-présence organisationnelle (ou encore info-managériale) du *Gestell* qui réalise effectivement la parousie mondiale, et dilue toute substance dans le pur flux.
- 22 Si désormais la place du mouvement panorganisationnel dans l'histoire de la métaphysique est mieux perçue, il me faut pourtant ici pointer du doigt un implicite, un non-dit, un silence, des premiers développements : qu'appelle-t-on organisation ? Et la boucle de commencer à se boucler, car le lieu de la thématization du concept d'organisation fut précisément la cybernétique.
- 23 Née des rencontres Macy, qui se tinrent entre 1946 et 1953 et réunirent des scientifiques d'horizons très divers (des sciences naturelles aux sciences humaines) ¹⁶, la cybernétique, dont le nom est aujourd'hui très largement tu, est une méta-science qui innerva l'ensemble des champs scientifiques, pratiquement sans exception : les mathématiques, la physique (Brillouin), la biologie (Jacob et Monod), l'économie (théorie des jeux), l'anthropologie (Mead, Bateson, Lévi-Strauss), la psychologie (Lacan, école de Pal• Alto), la linguistique (Jakobson, Troubetzkoy), les sciences cognitives, la philosophie (Serres, Morin)... et bien sûr le management (Ansoff pour le management stratégique, Anthony pour le contrôle de gestion, dont les systèmes d'information et la gestion des ressources humaines ne sont que des extensions sophistiquées et des prolongements raffinés). Cette surprenante (car refoulée) contamination générale n'est par ailleurs pas restée inaperçue aux yeux de Heidegger : « Il n'est pas besoin d'être prophète pour reconnaître que les sciences modernes dans leur travail d'installation ne vont pas tarder à être déterminées et pilotées par la nouvelle science de base, la cybernétique. Cette science correspond à la détermination de l'homme comme être dont l'essence est l'activité en milieu social » ¹⁷.
- 24 Comment expliquer cette si large diffusion ? La cybernétique repose sur le couple information-organisation. Le monde est voué à l'entropie, c'est-à-dire à l'in-différence

et à l'homogène : l'organisation est ce qui résiste à la seconde loi de la thermodynamique (réinterprétée, bien sûr, à travers le prisme de l'information) car elle est agencement et contrôle de l'information en vue de son fonctionnement, c'est-à-dire de l'atteinte de ses finalités. L'ensemble des théories et des modèles des sciences de gestion ne sont en fin de compte que des notes de bas de page ¹⁸ à propos de cette fondamentale simplicité fonctionnelle : finalité, action enclenchée, évaluation et contrôle de l'action, analyse des écarts, réajustement avec action corrective, dans un éternel retour de la lutte contre l'entropie ¹⁹. De telle sorte que l'action se trouve irrémédiablement reconduite vers la finalité : son automatique domestication par le mouvement de la boucle d'asservissement (« *feedback* ») est précisément le socle de ce totalitarisme managérial fondé sur l'adaptation permanente à l'entropie. D'où les slogans de l'amélioration continue, du changement continu, de la flexibilité, de l'apprentissage, de l'agilité organisationnelle, etc.

- 25 Remémorons-nous à présent la phénoménologie du mouvement panorganisationnel, ainsi que sa place dans l'histoire de la métaphysique et proposons ici quelques commentaires avant d'aborder la dernière partie de notre réflexion :
- 26 • L'organisation est *fractale* en qu'elle se reproduit à les niveaux de la réalité : de l'atome à l'univers, tous les niveaux de la réalité (physique, biologique et sociale) sont désormais pensés dans la matrice du couple « information/organisation », dans une automaticité et une transitivity infinies. D'où l'impression de puissance tout autant que de malaise qui peut se dégager de la première lecture des différents tomes de *La Méthode* d'un Edgar Morin ;
- 27 • L'organisation est le *site*, c'est-à-dire le lieu du déploiement de la présence propre à l'époque postmoderne. La condition transcendantale de notre époque sans laquelle aucun événement ne pourrait prendre place dans le cours du temps ;
- 28 • Le management désigne alors l'ensemble des outils de perpétuation de l'existence des organisations par la création, le contrôle et la sélection de l'information. Sa portée ontothéologique ne doit néanmoins pas éclipser la révolution politique qui s'y joue : à savoir le passage de la domination à la régulation assurée par la fixation des finalités et le contrôle des boucles de rétroaction. Le management pousse la logique de la cause finale jusqu'à son hyperfonctionnalisation, dans la promesse téléocratique ²⁰ et posthistorique d'un monde entièrement en acte, sans plus aucune réserve de possibilités. Pour le dire avec Heidegger, « tout fonctionne. C'est cela l'inquiétant, que tout fonctionne et que le fonctionnement pousse de plus en plus en avant, au fonctionnement plus large » ²¹ ;
- 29 • Si l'entropie est la loi, alors l'organisation est un toujours un équilibre précaire, une exception. C'est pourquoi je définis le management comme l'ensemble des dispositifs du gouvernement de l'exception permanente ²² (à mettre en relation avec la généralisation des états d'exception dans les pays dits démocratiques, comme Giorgio Agamben ²³ le fait observer).
- 30 Comment caractériser plus en avant cette époque de la fin de la philosophie ? « Avant que l'être puisse survenir dans sa vérité initiale, il faut que l'être comme volonté soit brisé, que le monde soit renversé, la terre livrée à la dévastation et l'homme contraint à ce qui n'est que travail. C'est seulement après ce déclin que devient sensible, au cours d'un long intervalle, la durée abrupte du commencement. Dans le déclin, tout prend fin : tout, c'est-à-dire l'étant dans l'horizon entier de la vérité de la métaphysique » ²⁴. Le fonctionnement intégral promis par l'organisation comme site, par le mouvement

panorganisationnel, conduit la terre à la dévastation ; et pourtant l'oubli de l'être poussé à son paroxysme dans ce *Gestell* du management semble être l'occasion de faire apparaître l'oubli comme oubli. Nous vivons une époque proprement *apocalyptique*, au sens étymologique du terme. L'Apocalypse, du grec *apocalypsis*, désigne la révélation et le dévoilement qui se donnent à la fin : comme dernier livre des Évangiles, bien sûr ; mais aussi comme Message du Christ pour la Fin des Temps. Se lient ainsi en l'Apocalypse la destruction, le salut et la révélation. Qualifier le mouvement panorganisationnel d'apocalyptique, c'est donc mettre en exergue sa place singulière dans la clôture de l'histoire de la métaphysique : comme ce qui vient détruire le monde (je parlerai ici d'« émondation ») dans la promesse d'un fonctionnement intégral (le salut) qui assure, dans le même temps et pour la première fois, l'effectivité de la parousie (la révélation du monde à lui-même).

- 31 Or, cette situation présente un avantage incomparable : car « la philosophie est un événement unique (Heidegger) dont la fin – aujourd'hui manifeste – transforme le cours en un espace de simultanéité dans lequel les œuvres deviennent contemporaines : d'où la possibilité de les mettre en résonance et de tenter de dégager ce qui est visé dans toutes »²⁵. Notre époque de la fin de la philosophie est donc celle de l'*apocatastase* : de la restitution universelle, de l'événement récapitulatif dans lequel se trouvent redéployées toutes les occurrences passées. Cet événement est unique, tout comme l'*apocatastase* est un *hapax* du Nouveau Testament.
- 32 L'achèvement de la métaphysique parousiaque dans le mouvement panorganisationnel confère aux sciences de gestion²⁶ un statut sans égal par ailleurs. Elles sont le *réceptacle du savoir apocatastasique* : le lieu théorique du Savoir comme récapitulation de l'ensemble des savoirs rationnels issus de la décision platonicienne dont les neuf possibilités ont été énoncées dans le *Parménide*²⁷. Aussi doit-on relire à cette aune les efforts de définition des sciences de gestion et de leurs rapports avec les autres sciences, notamment sociales et humaines. Les questions de l'identité et de la transdisciplinarité s'éclairent alors d'un nouveau jour : déconnectés du mouvement panorganisationnel, les tentatives de définition des sciences de gestion par leur objet (« le management », « l'action collective », « l'organisation », etc.) ainsi que les essais de délimitation et de franchissement de ses frontières (économie, sociologie, anthropologie, droit, biologie...) se trouvent voués à l'échec car ils se déploient dans l'espace purement régional et périphérique de la rationalité scientifique. L'inédite configuration époquale assigne, qu'on le veuille ou non, les sciences de gestion à une mission ontologique propre : être le lieu de la pensée de la synthèse de la rationalité métaphysique et de son « dépassement ». Si la philosophie, à ses débuts, portait en son tronc l'unité des potentialités de déploiement de la *rationalité inaugurale* (le *Logos*), elle a dû se scinder au fur et à mesure de l'histoire occidentale et se séparer de ses propres excroissances : les sciences de gestion sont la reconstitution de l'unité rationnelle, mais sous sa *forme terminale* (la *logistique*), une fois le processus métastatique achevé. Heidegger le formule sans ambages : « Aujourd'hui la cybernétique a remplacé la philosophie »²⁸.
- 33 Et nous comprenons mieux à présent pourquoi l'étude des organisations mobilise dans son syncrétisme fonctionnaliste :
- 34 • La théorie du chaos issue des sciences physiques ;
- 35 • La théorie de l'évolution provenant de la biologie ;

- 36 • Le concept de « culture » emprunté à l'anthropologie ;
- 37 • Les concepts de « domination », « de jeux de pouvoir », « de champ », ...émanant de la sociologie ;
- 38 • L'histoire pour trouver des traces de management dès les premiers pas de la civilisation ;
- 39 • Les sciences cognitives pour l'analyse de la production de connaissances et des processus de prise de décision ;
- 40 • Les sciences de l'ingénieur pour la création de systèmes-experts ;
- 41 • Le cadre de référence de la psychanalyse ;
- 42 • La philosophie : par exemple Deleuze, Foucault, Aristote, Saint Thomas, Arendt...
- 43 Un tel syncrétisme pourrait s'interpréter de multiples façons : pragmatisme des gestionnaires, pillage des autres disciplines, pratique de l'analogie dans une discipline aux fondements épistémologiques flous, richesse des « objets » étudiés, promotion de l'interdisciplinarité voire même de la transdisciplinarité, etc. Le mouvement panorganisationnel nous incite pourtant à dépasser ces considérations ontiques, qui possèdent très certainement leur vérité régionale, pour saisir la place occupée et la fonction jouée par les sciences de gestion à l'ultime époque de l'histoire de la métaphysique. Il y va en réalité d'une gigantesque et universelle entreprise de recyclage du savoir : tout, absolument tout, doit concourir à l'avènement de l'homéostasie panorganisationnelle (la fameuse « gouvernance ») de telle façon qu'aucune extériorité ne puisse plus subsister. D'où un destin de fonctionnalisation du savoir opérée, souvent avec les meilleures intentions du monde, par les consultants et les enseignants-chercheurs en management, à destination d'une population professionnelle friande de méthodes et de recettes les menant tout droit sur la radieuse route de la performance. Enseignant-chercheur, consultant, manager : ces trois figures se fondent harmonieusement dans l'idéaltype de ce que Heidegger nommait le « fonctionnaire », non pas au sens de l'activité d'un homme au service de l'État, mais dans celui de l'homme qui fonctionne et fait fonctionner : « Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, l'homme de l'auto-imposition qui s'impose est le fonctionnaire de la technique » ²⁹.

NOTES

1. Pierre LEGENDRE, *Leçons VII. Le désir politique de Dieu. Études sur les montages de l'État de Droit*, Paris, Fayard, 2005 (seconde édition), p. 11.
2. Martin HEIDEGGER, « Identité et Différence » dans *Questions I et II*, Paris, Gallimard, 1968, p. 286.
3. Henry MINTZBERG, *Le Management : voyage au centre des organisations*, Paris, Éditions d'Organisation, 2004, p. 10.
4. Notons que, dès 1935, Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, dans leurs *Directives pour un manifeste personnaliste*, posèrent la thèse de l'universalité de la technique comme « procédé général ». Ils y affirmèrent en outre que « dans la société capitaliste, les types puissants sont non

pas les capitalistes mais les administrateurs » (Bernard CHARBONNEAU et Jacques ELLUL, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, Paris, Seuil, 2014, p. 56).

5. Raymond ARON, *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Gallimard, 1962 dans : Raymond ARON, *Penser la liberté, penser la démocratie*, Paris, Quarto Gallimard, 2005, p. 749-989.

6. John KENNETH GALBRAITH, *Le Nouvel État industriel. Essai sur le système économique américain*, Paris, Gallimard, 1989 (première édition : 1967).

7. Bruno RIZZI, *L'URSS : collectivisme bureaucratique. La bureaucratisation du Monde, 1^{ère} partie*, Paris, Éditions Champ Libre, 1976 (première édition de l'auteur : 1939).

8. James BURNHAM, *L'Ère des organisateurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1941.

9. Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris, 1983, p. 370.

10. Hannah ARENDT, *Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 (première parution en 1951). P. 119-120 : l'auteur affirme que le caractère de la « révolution permanente » fonde à la fois le régime stalinien et l'Allemagne national-socialiste.

11. ARISTOTE, *La Métaphysique*, Paris, Pocket, 1991, p. 123.

12. Pierre AUBENQUE, « Les dérives et la garde l'être », dans MATTÉI J.-F. (dir), *Heidegger, l'énigme de l'être*, Paris, PUF, 2004, p. 17-41.

13. Reiner SCHÜRMANN, *Le Principe d'anarchie. Heidegger et la question de l'agir*, Bienne-Paris, Diaphanes, 2013 (première parution : 1982). Le philosophe insiste sur la différence entre l'originel et l'originnaire : d'un côté *die Anfang* comme début ou aube d'une époque, de l'autre *die Ursprung* comme pur jaillissement anhistorique et venue à la présence.

14. Martin HEIDEGGER, « La parole d'Anaximandre » dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 405.

15. Gérard GRANEL, *L'Époque dénouée*, Paris, Hermann Éditeurs, 2012, p. 183.

16. Sur l'histoire de la cybernétique : Steve Joshua HEIMS, *The Cybernetics Group*, Cambridge, MIT Press, 1991 ; Jean-Pierre DUPUY, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, Éditions La Découverte, 1994 ; Jérôme SÉGAL, *Le Zéro et le Un. Histoire de la notion scientifique d'information au XX^e siècle*, Paris, Syllepse, 2003 ; Céline LAFONTAINE, *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 2004 ; Mathieu TRICLOT, *Le Moment cybernétique. La constitution de la notion d'information*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.

17. Martin HEIDEGGER, « La fin de la philosophie et la tâche de la pensée » dans *Questions IV*, Paris, Gallimard, 1976, p. 284-285.

18. Pour paraphraser ce que Whitehead écrit à propos de la philosophie occidentale et des dialogues de Platon. Alfred North WHITEHEAD, *Process and Reality. An Essay in Cosmology*, New York, Free Press, 1978, p. 39 (première édition : 1929).

19. Quelles sont ces « notes de bas de page » ? Donnons-en quelques-exemples : Quelles sont les finalités à atteindre ? Sont-elles explicites ou implicites ? Sont-elles fixées ou négociées voire co-construites ? Quelle est la place de l'environnement dans la fixation des finalités ? Quelles sont les compétences à déployer pour remplir les objectifs ? Comment les acquérir ? Comme piloter le changement et accompagner l'adaptation ? Comment évaluer la performance ? Comment contrôler le travail ? Cette liste de questions n'est évidemment pas exhaustive, mais l'on voit très bien comment l'ensemble de la recherche en management se déploie à partir de ces questionnements liminaires.

20. La réintroduction officielle de la téléologie dans la science eut lieu dans l'article suivant : ROSENBLUETH A., WIENER N. and BIGELOW J., « Behavior, Purpose and Teleology », *Philosophy of Science*, Vol. 10, Issue 1, 1943, p. 18-24.

21. Martin HEIDEGGER, « Martin Heidegger interrogé par Der Spiegel » dans Martin HEIDEGGER, *Écrits politiques 1933-1966*, Paris, Gallimard, 1995, p. 258.

22. Baptiste RAPPIN, « La dangerosité du management comme gouvernement de l'exception permanente », *Revue Internationale de Psychosociologie et de Gestion des Comportements Organisationnels*, 2014, n° 50, à paraître.
 23. Giorgio AGAMBEN, *État d'exception*. Homo Sacer II, 1, Paris, Seuil, 2003.
 24. Martin HEIDEGGER, « Dépassement de la métaphysique » dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 82.
 25. Jean-François MARQUET, *Singularité et évènement*, Grenoble, Jérôme Million, 1995, p. 51.
 26. L'expression « Sciences de gestion » est une particularité institutionnelle française ; les pays anglo-saxons parlent d'« *organization studies* » ou d'« *organization science* ».
 27. PLATON, *Parménide*, Paris, Gallimard, 1991, 137c-165d (traduction d'Auguste Diès).
 28. Martin HEIDEGGER, « Martin Heidegger interrogé par *Der Spiegel* », *op. cit.*, p. 262.
 29. Martin Heidegger, « Pourquoi des poètes ? » dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 353.
-

RÉSUMÉS

Le mouvement panorganisationnel traduit le destin de notre monde dans le chiasme du devenir-monde des organisations et du devenir-organisation du monde. Il consacre la domination de l'époque historique de la cybernétique qui fut précisément le lieu de thématisation de la catégorie de l'organisation. Sans que nous n'y prenions garde, la clôture de la métaphysique s'opère sous nos yeux dans le management.

The panorganizational move means the fate of our world in the chiasmus of the global future of the organizations and the future organization of the globe. It sanctifies the domination of the historical epoch of cybernetics that elaborates the category of organization. We don't pay enough heed to it, but metaphysics comes currently to its end in management.

AUTEUR

BAPTISTE RAPPIN

Baptiste Rappin est Maître de Conférences à l'IAE de Metz, Université de Lorraine, et chercheur au CERFIGE, EA 3942. Il dirige le Master Management des Ressources Humaines et Organisations (MRHO). Il œuvre tant bien que mal à une pensée philosophique du management qui trouva une première concrétisation dans la publication en 2014 de *Au fondement du Management. Théologie de l'Organisation, Volume 1*, aux Éditions Ovadia (Nice).